

## LISTE DE POÉSIES POUR L'EXAMEN ORAL : une poésie pour chaque poète

Lamartine, « Le vallon », « L'isolement »

Hugo, « Pauline Roland », « Hymne des transportés », « Napoléon III », « Ultima verba »

Banville, « Le Cavalier », « Un Prussien mort », « Henri Regnault », « Les Larmes »

Rimbaud, « Le Bateau ivre », « Morts de quatre-vingt-douze et de quatre-vingt-treize »

### LE CAVALIER

Le roi hésite, mais il faudra bien  
que le vieux cheval marche encore !  
PAROLES DE M. DE BISMARCK.

Il est bien las, le vieux cheval !  
Après les fêtes sans pareilles  
De son féroce carnaval,  
Il a du sang jusqu'aux oreilles.

A présent que ses durs sabots  
Ont piétiné dans la tuerie  
Et qu'il s'est soûlé de tombeaux,  
Il lui faudrait son écurie.

Il regarde les vastes cieux,  
Extasié comme un bon moine,  
Et lourd, immobile, anxieux,  
Il soupire après son avoine.

Il rêve au gazon vert du parc  
Où le flot argenté ruisselle ;  
Mais son vieux cavalier Bismark  
Sur son dos se remet en selle.

Pâle, dans le flanc du coursier  
Que serrent ses genoux, il entre  
Son cruel éperon d'acier ;

Il lui laboure son vieux ventre.

L'écuyer, roide et sans défaut,  
Qui dans les entrailles lui plante  
Ce fer, dit : « Crève s'il le faut,  
Mais poursuivons l'œuvre sanglante.

Pour que nos vieux cœurs allemands  
Se repaissent de funérailles,  
Viens fouler sous tes pieds fumants  
Des cervelles et des entrailles.

Écume et déchire ton mors !  
Mais toujours, comme nous le sommes,  
Soyons des faiseurs de corps morts :  
Crève, mais foule aux pieds des hommes ! »

Octobre 1870.

#### UN PRUSSIEN MORT

Couché par terre dans la plaine  
Sous une aigre bise du nord  
Qui le fouettait de son haleine,  
Nous vîmes un Prussien mort.

C'était un bel enfant imberbe,  
N'ayant pas dix-huit ans encor.  
Une chevelure superbe  
Le parait de ses anneaux d'or,

Et sur son cou, séchée et mate,  
Faisant ressortir sa pâleur,  
La large blessure écarlate  
S'ouvrait comme une rouge fleur.

Il montrait son regard sans flamme,  
Étendant ses bras onduleux,  
Et l'on eût dit que sa jeune âme

Errait encor dans ses yeux bleus.

Il dormait, le jeune barbare,  
Avec un doux regard ami ;  
Un volume grec de Pindare  
Sortait de sa poche à demi.

C'était un poète peut-être,  
Divin Orphée, un de tes fils,  
Qui pour un caprice du maître  
Est mort là, brisé comme un lys.

Ah ! sans doute, au bord de la Sprée,  
Une belle enfant de seize ans  
A la chevelure dorée  
En versera des pleurs cuisants,

Et toujours parcourant la route  
Qu'il suivait en venant les soirs,  
Une mère de plus sans doute  
Portera de longs voiles noirs.

Il est parti bien avant l'heure,  
Jeune et pur, sans avoir pleuré.  
Pour quel crime faut-il qu'il meure,  
Cet enfant à l'œil inspiré ?

Peut-être que sa mort est juste,  
Et ne sera qu'un accident  
S'il se peut que son maître auguste  
Devienne empereur d'Occident,

Et qu'en sa tragique folie,  
Monsieur le chancelier Bismark  
Prenne d'une main l'Italie  
Et de l'autre le Danemark !

Ah ! Bismark, si tu continues,  
De ces beaux enfants chevelus  
Aux douces lèvres ingénues

Bientôt il n'en restera plus !

Octobre 1870.

## LES LARMES

Dans l'air, où son drapeau qui bouge  
Flotte au-dessus des chapiteaux,  
Visant d'abord à la croix rouge  
Qui protège les hôpitaux,

Et jonchant les nefs des églises  
De tristes cadavres meurtris  
Qui tombent sur les dalles grises,  
Les obus pleuvent sur Paris.

Et tout là-bas, dans les fumées,  
Les Allemands à l'œil flottant  
Disent : « Notre Dieu des armées  
Dans les cieux doit être content.

Il se réjouit, d'ordinaire,  
Lorsqu'au lieu de balbutier,  
Nous faisons sortir un tonnerre  
Du flanc de nos monstres d'acier.

Parmi ces orages de fonte,  
La gaîté dilate son flanc  
Lorsque vers sa narine monte  
Une épaisse vapeur de sang.

Son calme regard qu'il promène  
Sur la campagne, hier en fleur,  
Aime ces tas de chair humaine  
Broyés, sans forme ni couleur,

Qu'a terrassés notre bravoure  
Pour le triomphe de César ;  
Et ce spectacle, il le savoure  
Comme un délicieux nectar.

Car il est le Vengeur sinistre,  
Coupant l'univers par moitié ;  
La Guerre est son fauve ministre.  
Il ne connaît pas la pitié.

Il ne permet qu'aux siens de vivre,  
Et, sous les éclairs fulgurants,  
Mieux que d'un cantique, il s'enivre  
Du rôle sombre des mourants.

Spectateur charmé par nos drames,  
Il plaît à ce maître jaloux  
De voir les enfants et les femmes  
Exterminés comme des loups ;

Et dans les villes, ces auberges  
Où tombent nos obus hideux,  
Il aime à voir les corps des vierges  
Brutalement coupés en deux. »

Ainsi de vos lèvres pâmées  
Louant, ô rêveurs Allemands,  
Le farouche Dieu des armées  
Que proclament vos hurlements,

Vous vous enorgueillissez même,  
Lorsque souffle et mugit l'autan,  
D'avoir mis ce cuirassier blême  
Sur un vieux trône de Titan ;

Et vous trouvez encor des charmes  
A l'assourdir de vos hurrahs. —  
Mais cependant, les yeux en larmes,  
Jésus emporte dans ses bras

Jusqu'aux cieux où montaient leurs rôles  
Mêlés- à vos cris forcenés,  
Les pauvres petits enfants pâles  
Que vous avez assassinés.

Janvier 1871.

HENRI REGNAULT

Henri Regnault ! La Muse pleure  
Avec un long regard ami  
Ce jeune homme illustre, avant l'heure  
Dans la sombre gloire endormi.

O Mort, de forfaits coutumière !  
Charmant de sa jeunesse en fleur,  
Il se jouait dans la lumière,  
Créant la vie et la couleur.

Prenant à l'art ses énergies,  
Ses voluptés et ses tourments,  
Il s'enivrait de ses magies  
Et de ses éblouissements.

A travers les étoffes rares,  
Il voyait, d'un œil enchanté,  
Sous l'or et les bijoux barbares  
Vivre l'immortelle Beauté.

Déjà même, ivresse infinie !  
Il sentait, rêveur ébloui,  
L'aile de son naissant génie  
Palpiter au dedans de lui.

Oh ! qui consolera le père,  
En son tourment sinistre et noir  
Tombé du faite où l'on espère  
Dans le gouffre du désespoir ?

Qui ? le sacrifice lui-même  
De cet enfant insoucieux,  
Qui pour notre rachat suprême  
A donné son sang précieux.

Sa mémoire vaillante et pure  
A vaincu l'oubli meurtrier ;  
A jamais dans sa chevelure  
Verdira le divin laurier,

Et l'Envie aux dents de couleuvre,  
Qui respecte notre sommeil,  
Ne mutilera pas son œuvre  
Où se joue un rayon vermeil.

Hélas ! la danseuse lassée  
Qu'il peignit folle et sans remords,  
C'est la Destinée insensée,  
Assise parmi des trésors,

Qui, paresseuse et l'oeil candide,  
Sans rien vouloir ni rien sentir,  
Joue avec le couteau splendide  
Qui doit immoler un martyr !

Janvier 1871.